

Duras par Duras

Les lecteurs le savent bien : Marguerite Duras (1914-1996) n'a jamais été avare de paroles. En témoigne la petite dizaine d'entretiens publiés à ce jour, auxquels viendra donc s'ajouter cette interview encore inédite en français.

Leopoldina Pallotta della Torre a rencontré Marguerite Duras en 1987, peu après la traduction italienne des *Yeux bleus, cheveux noirs*. Elle l'a invitée à une conversation très complète portant sur son œuvre aussi bien que sur l'ensemble de sa vie.



Dans ce dialogue captivant, aussi agréable à suivre qu'un roman, c'est un parcours d'écrivain qui se donne à lire, de ses lectures de chevet (*L'Homme sans qualités*, *Moby Dick*, *Les Confessions*, le *Journal* de Jules Renard, et *La Princesse de Clèves*, qu'elle aurait été fière d'avoir écrit) jusqu'à sa conception du roman ou son rapport à l'écriture (« *Avant 1968 en tout cas, j'écrivais régulièrement, tous les jours, assise à cette table, exactement comme on va au bureau. Puis, à partir de là, tout à coup, la crise : pendant presque un an, mon imagination s'est bloquée.* »).

Duras s'y montre fidèle à elle-même, avec son infatuation légendaire, qui lui fait balayer d'un revers de la main la production littéraire dont elle était contemporaine, ou avec ses jugements à l'emporte-pièce, qui irritent parfois : si elle n'a pu tenir Roland Barthes pour un grand écrivain, ce n'est pas parce qu'il n'a pas écrit de roman, mais parce qu'il lui manquait « *la connaissance sexuelle d'une femme* »...

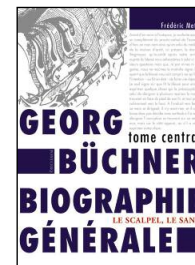
Dix-sept ans après sa mort, Duras continue de surprendre avec ses différents visages : de l'écrivain boudé des Français (elle dit avoir vécu pendant dix ans de ses droits allemands) à l'écrivain auréolé par le prix Goncourt en 1984 (*L'Amant*, dont elle a vendu un million et demi d'exemplaires), interviewant Michel Platini pour le journal *Libération*. De quoi nous faire patienter jusqu'aux deux prochains volumes de la Pléiade, programmés pour 2014, centenaire de sa naissance.

Didier Garcia

LA PASSION SUSPENDUE DE MARGUERITE DURAS Seuil, 196 pages, 17 €

Un Millefeuille pour Büchner

Le tome central de cette énorme biographie (deux autres volumes sont attendus) du dramaturge allemand Georg Büchner (1813-1837) est un véritable événement, tant l'objet qui nous est présenté (d'une lisibilité stupéfiante) échappe à toute biographie classique. S'apparentant davantage à une machine d'indices et de documents, fonctionnant à la façon du millefeuille de *Mille plateaux* de Deleuzio-Guattari, l'auteur précise que son ouvrage n'est que la compilation d'un certain nombre de travaux biographiques capitaux (dont ceux de T. Michael Mayer et J.-C. Hauschild). Affirmons plutôt qu'il s'agit ici d'un savant et très inventif montage (au sens que l'on peut l'entendre chez Warburg et Eisenstein) grâce auquel « *un vaste plan d'immanence sur lequel se connectent des milliers de faits épars* » se donne à lire. Nous entrons dans une structure en spirale où chaque événement n'y est plus seulement présenté sous la loupe du seul Büchner, mais à travers toutes les focales imaginables. Autant est-ce une note de Büchner lycéen sur le suicide qui apparaît que le suivi scrupuleux, d'après les archives policières et juridiques, de l'affaire du *Messenger hessois* (*Der Hessische Landbote*), de l'imprimerie clandestine où le pamphlet est tiré au portage des exemplaires, les tactiques de distribution, etc. et la première trahison de Kuhl. Mais c'est aussi un livre de panoramas (sans interprétation), de perceptions, où se découvrent nombre de documents inédits en français, autant de notes de son mémoire sur le système nerveux du barbeau, que des lettres sur Strasbourg, les Vosges, ses lectures de Blanqui et de Saint Simon. On y trouvera aussi des nouvelles de Jacques Lutzius (pseudonyme qu'il prendra lors de son exil à Zurich), de Lenz ou de l'écriture de son *Danton*, etc. Ce foisonnement kaléidoscopique de témoignages nous confronte à « *la machine générale du plan des vies* » d'un moment charnière de l'Europe révolutionnaire.



Emmanuel Laugier

GEORG BUCHNER, BIOGRAPHIE GÉNÉRALE, LE SCALPEL, LE SANG DE FRÉDÉRIC METZ Ed. Pontcerq, 432 pages, 18,50 €

En compagnie de du Bouchet

En juillet 2011, un colloque à Cerisy à l'occasion du dixième anniversaire de la mort d'André du Bouchet fut l'occasion d'échanges autour de cette œuvre parmi les plus marquantes de la seconde moitié du XX^e siècle. Au travers de l'analyse de ses affinités avec Mallarmé, Reverdy, Char, Jacotet se révèle un « moi poétique » tendant à s'absenter à lui-même et qui est déjà rencontre avec l'autre : « *de soi à soi, l'autre déjà* ». Ce qui caractérise le mieux la parole de du Bouchet est cette ouverture à l'altérité qui se traduit par un refus de toute personnalisation, de toute intentionnalité et surtout de tout didactisme. Lire ces actes de colloque c'est s'associer à un cheminement en aveugle, celui d'un poète qui ne sait jamais ce qui surgira de son expérience d'écriture : « *d'un mot à un autre, je laisserai venir ce qui m'échappe* ».

La signification ultime restera toujours pour lui impénétrable et le réel à jamais inaccessible. En s'écartant des pièges de l'imaginaire – « *L'image pour l'image est détestable* » – et des efforts vains de rendre la parole explicite qui sont autant de mensonges, de « *pansements arbitraires* », la poétique d'André du Bouchet nettoie la poésie de tout habillage justificateur et de toute référence ontologique. Seuls importent la conscience de l'écart infranchissable avec le réel et le choix de séjourner dans cet intervalle d'insécurité et d'interrogation, lieu où pourrait s'esquisser un réajustement de notre relation perdue avec le monde. Loin de toute prétention à révéler de grandioses et illusives vérités, la poésie de du Bouchet est celle modestement d'une attente de quelque chose qui pourrait surgir de la matière même des mots pour qu'enfin « *Quelque chose se répare* ».

Yves Le Gall

PRÉSENCE D'ANDRÉ DU BOUCHET
sous la direction de Michel Collot et Jean-Pascal Léger, Hermann, 404 p., 29,50 €